

Les signes

Autor(en): **Anelin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 48

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224919>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un trait distingue le vignoble suisse de tous ses concurrents, mise à part la France, reine unique des grands vins — c'est l'extrême variété de ses dons. L'Italie elle-même, grand-duchesse de la vigne, n'y atteint pas. A la monotonie des vins de Grèce, de Serbie, du Portugal, comparez l'interminable gamme de nos vins : elle descend de la chaleur presque espagnole des Johannisberg valaisans à la fraîcheur des vins légers qui se maintiennent au bord du lac de Bienna, en Argovie et sur les rives zurichoises. Mettez côte à côte le Cortaillod rouge, presque bourguignon dans ses heureuses années, la Dôle, presque ibérique, le fin « Schlossteufener », le traître Mainfeldler et ce Nostrano tessinois qui serait meilleur si l'on renonçait une bonne fois à vous le servir dans des tasses : tous les goûts, toutes les couleurs, tous les parfums se succèdent. Il en est de forts, de chauds, de généreux ; d'autres ont une fraîcheur agréable au palais, certains sont vifs, avec une robe brillante, quelques-uns, nerveux. Bien entendu, il n'en est guère de moelleux ; même la terre de la variété ne saurait tout avoir.

Dépliez une carte vous connaîtrez quelques surprises.

Saviez-vous que, seuls, cinq Etats suisses sont totalement dépourvus de vignes : Uri, les deux Unterwald, Zoug et les Rhodes-Intérieures ? Vous découvrez un coin de vigne où vous ne le cherchiez pas : Lucerne compte deux « exploitations » viticoles, et Glaris autant ; minces exploitations viticoles, puisqu'elle n'atteignent même pas, ensemble, à l'hectare entier. Chez les iodleurs des Rhodes-extérieures, vous trouveriez sept exploitations viticoles, sur la pente qui descend vers le Rhin. Bâle-Ville — qui l'eût cru ? — Schwytz, Soleure, dans ses enclaves de la frontière alsacienne, et Bâle-Campagne, à l'abri de ses montagnes rondes, présentent de petits vignobles ; nulle part, ils n'atteignent au cent hectares. Fribourg a son Vully, pas méprisable, et son petit blanc de Cheyres ; la Thurgovie et St-Gall en ont un peu davantage, dans les vallées de la Thour et du Rhin, les Grisons offrent leurs Malans et leurs Maiefelder, avec quoi il est toujours périlleux de s'amuser. Berne groupe son modeste vignoble autour du lac de Bienna, du coteau d'Anet aux premières maisons de la cité horlogère. Schaffhouse a ses Hallauer fameux, l'Argovie égrène ses vignes complantées de beaucoup de blanc et d'un peu de rouge, dans la vallée inférieure de l'Aar et dans quelques vallées latérales. Abordons les vignobles classiques : Neuchâtel, Genève, Zurich, le Tessin, le Valais et Vaud — le plus vaste vignoble de toute l'Helvétie, avec ses 3645 hectares. Qui donc eût pensé que les vignobles genevois dépassaient en étendue ceux de Neuchâtel ? Et les dix-huit vignobles cantonaux sont assez peu de chose — en surface — à côté des deux grands, le vaudois et le valaisan, qui groupent à eux seuls la large moitié du domaine de la vigne, en Suisse.

Ce domaine viticole de la Suisse, il tiendrait tout entier dans le district de Moudon.

Petit domaine... Mais quelle variété dans les crus et quel beau rendement à l'hectare, lorsque l'année est amicale. Je dis bien « rendement » et non bénéfice : vous entendez la différence. Pour 1930, ce rendement se chiffrait par 45 millions de francs, avec une moyenne de 3750 francs à l'hectare. Notez que, dans la série des quatorze dernières années, ce chiffre de 45 millions apparaît plutôt faible : en 1918, ce furent 127 millions, en 1919, 64 millions, en 1928 et 1929, 55 millions. Pour le seul canton de Vaud, l'automne de 1930 vit entrer aux pressoirs une vendange de 220.000 hectolitres, presque la moitié de toute la vendange suisse ; Neuchâtel à part, la récolte à l'hectare fut aussi la plus considérable de la Suisse entière et les milieux officiels de l'agriculture vaudoise ont évalué à 18,7 millions la valeur de cette vendange. Nous ne sommes pas très loin, encore ici, de la moitié du rendement total de la Suisse. Faites ce petit calcul : l'hectare de bonne vigne vaudoise a produit, en 1931, ses cinq mille francs. Ce qui ne veut pas

dire qu'il ait laissé grand bénéfice à son propriétaire.

Connaissez-vous beaucoup de cultures qui donnent cela ?

Noble culture, celle de la vigne. Non parce qu'elle nourrit rien qu'en Suisse, entre cent et deux cent mille personnes (il existe chez nous 41.000 exploitations viticoles) et qu'elle aide plus d'une industrie à vivre : verrerie, bois et liège mécanique, arts graphiques, produits chimiques. Cela, d'autres cultures le font aussi. Sa vraie noblesse, la viticulture la tient de ceci, qu'elle demande peu au sol et beaucoup à l'homme. Cette forêt des ceps, trapue, fruitée et juiveuse, elle se contente d'un sol maigre, sec et caillouteux, où rien, sans elle, ne prospérerait que la ronce. Elle préfère les pentes roides aux sols gras. Pourtant, si dédaigneuse soit-elle des terres fortes et des lourdes fumures, la vigne exige de l'homme plus qu'aucune autre culture : un flair particulier, des soins assidus, qui n'attendent pas : elle éveille au plus haut degré l'intelligence. Il arrive qu'un bon vigneron soit un peu « biberon » à ses heures ; il n'arrive guère qu'il soit stupide. Elever la vigne, faire le vin, c'est un art — autre chose que l'honnête culture des betteraves ! Croyez ceux qui s'y entendent : le fin vin est une synthèse où entrent par parts égales le génie du raisin et le génie du vigneron. Un propriétaire-vigneron signe ses bouteilles, comme le peintre ses toiles.

Le vignoble suisse — et le vaudois, qui en compose le plus large morceau — c'est le patrimoine transmis des ancêtres, c'est une part de notre vieille civilisation, finement observatrice, humaine et généreuse. La vigne disparaît, c'est, dans le double sens du terme, une « culture » qui s'en serait allée. Aussi faut-il féliciter les milieux abstinentes de s'être dirigés, depuis plusieurs années, vers la consommation du raisin frais et du jus de raisin pasteurisé ; trait curieux et sympathique. Eux le préfèrent en pilules et en sirop ; rien ne m'empêchera de l'aimer plutôt en tisane d'octobre fraîche, tonique et spirituelle. A chacun son goût, pourvu que vive la vigne.

Par une double méthode commerciale et publicitaire, l'Office des vins vaudois a fait mieux connaître la chaleur subtile des Aigle et des Yvorne, la fluidité dorée des Montreux et des Vevey, l'accent tour à tour ardent et pétillant des Lavaux, le charme méconnu des bons La Côte, aux saveurs imprévues, et la fraîcheur gailarde des Bonvillards, des Concises et des Vully. Sans blesser personne — on vient de s'en convaincre — il a donné à toute la Suisse des raisons nouvelles de goûter nos vins vaudois et de comprendre, avec une sorte de respect, la peine et l'admirable fidélité du vigneron.

Le temps n'est plus où, pour obéir à sa conscience, on arrachait les bons ceps de son clos.

Pierre Deslandes.

Une enseigne. — Dans un village du Gros-de-Vaud on peut lire sur la vitrine d'un charcutier, l'enseigne suivante :

o o o o o o o o o o o o o o o
o BOUDIN ET SAUCISSES o
o de o
o CELESTIN PATURET o
o VRAI PORC o
o o o o o o o o o o o o o o

Ne soyez pas trop précis, s. v. p. !

Réponse difficile. — Maman, qu'est-ce que c'est qu'un grand quart d'heure ?

— Un peu plus d'un quart d'heure...

— Et un petit quart d'heure ?

— Un peu moins d'un quart d'heure...

— Et un bon petit quart d'heure ?

— Ouf !...

Entre gosses. — La sœur du petit Toto, qui vient d'entrer en pension, demande à son frère :

— Qu'est-ce qu'on t'apprend en ce moment ?

— L'histoire suisse.

Et la petite, ravie :

— Tiens ! à moi aussi !

Mais Toto, dédaigneux :

— Ça n'est sûrement pas la même !

ALLONS GREMAILER

J'aime le cercle de famille
Se formant dans les soirs d'hiver ;
J'aime, lorsque le bois pétille,
A « gremailer » près d'un feu clair.

Alors, pour se distraire et rire,
On chante, en épluchant les noix ;
Alors, plus d'un se plaît à dire
Quelques souvenirs d'autrefois.

Ce sont des contes du vieil âge,
Ce sont des vers dits sans façon,
Chacun, gaîment, avec courage,
Dit son récit ou sa chanson.

Dans nos foyers, terre romande,
Quand vient l'hiver, jeunes ou vieux,
Nous aimons, sans qu'on nous commande,
Dire, pour toi, nos chants joyeux.

Au son des vers de tes poètes,
Contant les récits d'autrefois,
Nous aimons célébrer tes fêtes,
En paix, chez nous, cassant nos noix.

Car il est doux, quand tout pétille,
Amour, gâté, aux soirs d'hiver,
De se grouper bien en famille,
En « gremillant » près d'un feu clair.

A. Ceresole.

LES SIGNES



VANT de l'avoir reconnu, je me dis : « Tiens, voilà un gaillard qui m'a l'air content ! » C'était Polycarpe. Sitôt qu'il me vit, il me tomba dessus, m'empoigna la main en me tapant à bras raccourcis sur l'épaule :

— Mon vieux, ça y est ! C'est épatant !

Il me fallut un certain temps pour reprendre ma respiration, donner un coup de pouce à ma cravate désemparée et redresser mon manteau ! Alors, peu soucieux de me donner en spectacle, je passai mon bras sous celui de cet excellent Polycarpe :

— Viens me raconter ça !

Et je le poussais dans le café le plus proche.

— Qu'est-ce que je t'offre ?

— Vois-tu, je trouve que c'est encore le meilleur moment, quand on vit comme ça, dans l'attente d'une chose certaine. Elle n'est pas encore là, mais ce n'est qu'une question de jours ! De quelques jours !

— Tiens, bois une gorgée, ça te rafraîchira les idées !

Polycarpe trempa les lèvres dans la chope que je lui tendais. Mais, sans me laisser de répit, il continua :

— Tu sais, je ne peux pas te dire à quel point je suis content... Avoir rêvé d'elle tout une année, et la sentir là, tout près ! Par moment, je ne sais pas ce qui me retient de partir immédiatement prendre le train... pour pouvoir la sentir toute fraîche, dans ma main.

— Oui, je comprends, mon cher Polycarpe, que tu sois débordant de joie. Moi aussi, j'ai passé par là, j'ai connu de tels moments !

— Non, vois-tu, tu ne peux pas comprendre comme moi !

— Au fait, tu ne m'as jamais parlé d'elle ! Est-elle grande, petite, brune, blonde ? Est-elle bonne pour toi ?

Mais Polycarpe ne m'écoutait pas. Il regardait devant lui, avec ces yeux vagues qu'on a, quand on pense à quelque chose de très loin...

— Eh ! Polycarpe, est-elle bonne ?

— Si elle est bonne ? Mais je n'en sais rien. Les premiers jours, pas tant ! Mais d'ici une quinzaine, elle sera extra, aux pommes, mon vieux !

Je savourais la joie lumineuse de ses yeux...

Je risquais la question d'usage :

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Qui ça ?

— Ta bonne amie, pardi !

— Ma bonne amie ? Quelle bonne amie ?
Ce pauvre Polycarpe me regardait d'un air stupide. Décidément, je n'y comprenais plus rien !

— Voyons, Polycarpe, ne fais donc pas la buse ! Voilà un bon quart d'heure que tu me parles de ta bonne amie et quand je te demande son nom, tu me fais des yeux...

— Mais, mon pauvre vieux, je ne te parle pas de ma bonne amie, je te parle de la neige !

— De la neige !

— Mais oui, de la neige ! De la neige qui est tombée en montagne et qui va bientôt tomber à Lausanne !

— Ah ! C'est seulement ça !

— Excuse, cher ami, c'est autrement important qu'une bonne amie, et tu sais avec...

— Tu permets que...

— Non, non, je te connais, tu es vieux jeu, tu ne peux pas comprendre. Tu n'es pas un sportif, toi !

— Bon ! va qu'il soit dit ! Mais explique-moi cet enthousiasme subit...

Polycarpe se leva, prit son chapeau :

— Viens avec moi !

Intrigué, je le suivis. Nous traversâmes une première rue, puis une seconde et après un tournant, Polycarpe s'arrêta, m'empoigna les épaules et me fit faire un quart de tour.

— Là, regarde !... Tu saisis, maintenant ?

En face de nous, de l'autre côté de la route : un grand garage. Et je lus sur les vitrines, peint en grosses lettres blanches :

« Housses anti-gel pour radiateurs d'autos ».
« Dépôt de chaînes à neige ».

Polycarpe m'entraînant, m'expliqua :

— Tu comprends, nous autres, gens de la ville, on n'a pas de forêts dénudées qui nous signalent l'hiver proche. Nous ne vivons pas dans les champs. On ne voit pas à l'arrière-automne, ces grands ronds de feuilles mortes qui ceignent d'un disque jaune le tronc des arbres. Nous, nous sommes loin de la nature et ce n'est pas elle qui nous avertit du changement des saisons. Il y a les journaux, c'est entendu, mais ce n'est pas frappant comme les marchands de marrons qui viennent remplacer ceux qui vendaient les « glaces », aux carrefours animés ; ça ne parle pas comme ces annonces que tu viens de lire. Tout à l'heure, en passant par là, cet avis d'un dépôt de chaînes de neige m'a brusquement rappelé qu'elle arrivait, cette neige. Tu comprends, les garagistes doivent profiter de la saison ! Dame ! en été, ça ne prendrait plus... Alors, vois-tu, c'est réglé comme les feuilles des arbres ou d'autres signes que la campagne qui se prépare, nous offre.

A la ville, on a aussi nos avant-coureurs des saisons : de petites choses singulièrement suggestives ! Pense, par exemple, au patineur qui lit un beau matin :

« Housses anti-gel pour radiateurs d'autos ».

— Je suis sûr que le soir-même, il sort ses patins, pour voir si les vis tiennent bien ou si la lame est bien aiguisée !

Et vois-tu, de penser qu'on vend des chaînes à neige, ça me donne envie de graisser mes latentes !
Anelin.

Quel est le plus pingre ? — Y faut bien que ton père soit pingre, pour un cordonnier, te laisser sortir avec des souliers percés.

— Ben et ton petit frère: ton père qui est dentiste et qui le laisse sortir avec une seule dent...

BIBLIOGRAPHIE

La Patrie Suisse du 26 novembre : les travaux d'organisation des courses nationales de ski à Einsiedeln, l'inauguration du monument élevé à la mémoire des soldats gruyériens, les représentations de la « Dîme » de René Morax, à Montréux, les championnats suisses de boxe à Lausanne, les matches de foot-ball, etc. Deux pages amusantes sur les camélots, des vues de la grande mosaïque de Bièler, posée à l'Hôtel-de-Ville du Locle, un nouveau roman par Vincent Vincent, une nouvelle inédite d'André Clo-suit, une causerie d'Henriette Charasson, complètent ce numéro.



1 A LA LUEUR DES TORCHES

À la fin d'octobre 1475, Lausanne fut ranconné par les Allemands.

C'était l'époque où, sur les bords du Rhin, un noble combat commençait à se livrer. Partout les imprimeries bruissaient joyeusement, dégorgeant matin et soir leurs maîtres pâlis par l'étude, nobles de droit impérial. Ils imprimaient de bons livres, leur métier était divin. Le bois gémissait pour produire des chefs-d'œuvre, à l'exemple de la création qui porte dans ses flancs les pierres précieuses, et enfante avec peine un prophète ou un chantre. Les caractères noirs par l'encre semblaient des gnômes ricanants de sagesse à ces fils de Gutenberg, issus d'une race qui communique avec la terre ; et les eaux vertes du Rhin coulaient au pied des flèches gothiques perdues dans le ciel, les filles aux joues rouges riaient sur les marchés, les humanistes saluaient gravement de la pensée les officines des maîtres et voyaient un coin de ciel bleu au-dessus de chacune de ces cavernes noires.

Le jeune maître Constant Pache, revenu depuis quelque temps de Baden, où il avait été prendre les eaux, pour ses rhumatismes, fut tiré de son premier sommeil par une rumeur sourde et continue qui remplissait les ruelles ; c'était un bruit de pas, les uns traînants et cadencés, les autres tumultueux comme d'une troupe d'enfants ; des exclamations de femmes, des murmures d'oraisons, un ferraillement d'armes ; de temps à autre un heurt bruyant à la porte d'une maison, un appel, des cris indistincts qui se perdaient dans le torrent des voix entremêlées ; et le bruit énorme s'en allait, s'assoupissait, puis revenait pour éclater. D'immenses lueurs rouges éclairaient tour à tour les vieilles maisons grises et semblaient mettre le feu aux ruisseaux qui coulaient à ciel ouvert, noirs d'ombre ; inoubliable vision que ces gestes effarés, ces yeux éblouis et encore clignotants de sommeil, ces bourgeois placides, tout pleins de l'horreur que cause un bruit soudain de guerre, courant après le flot, se cherchant les uns les autres, ici et là faisant groupe autour d'un parleur, se heurtant à la pique d'un homme d'armes qui jurait, entrant furtivement chez un tavernier qui leur servait un verre dans l'allée, finissant par trembler tout de bon pour leur chère vieille ville, ou poussant des éclats de rire comme un populaire insouciant.

— Qu'est ce bruit, demanda tout à coup la jeune bourgeoise qui partageait le lit de maître Pache, que se passe-t-il ?

— Quelque chose de grave, assurément, répondit-il ; je crois que l'héraut va quérir les conseillers.

— Eh bien, refermez cette fenêtre, mon ami, et revenez-vous en au chaud.

— Non, par mon saint patron ; j'irai voir ce qu'on fait cette nuit. Ne suis-je pas bourgeois de cette ville, n'y ai-je pas mon pignon sur la rue ; est-ce pour jouer une farce que j'ai été avec la bannière de la Palud nommer les conseillers ? Donne-moi plutôt ma houppelande, mon bonnet fourré et mon bâton, et prépare-moi du vin chaud à mon retour ; car ces nuits d'octobre, de par les cornes du diable, deviennent excessivement fraîches. Pour être imprimeur, les affaires de la ville sont aussi les miennes.

Et il sortit, plein de mauvais humeur et de curiosité, laissant sa femme épouvantée entre le silence et l'obscurité de la maison et les rumeurs assourdissantes qui continuaient à s'élever des rues, qu'on aurait dit livrées à l'incendie.

— Carogne de carogne, maugréait le digne jeune maître, est-ce ainsi qu'on traite notre

bonne ville ? Est-ce un taudis, un camp d'Allemands, toute crainte de Dieu a-t-elle disparue, n'aurons-nous plus jamais d'ordre et de tranquillité ? Et c'est dans de pareils temps que je peux imprimer de beaux livres et les vendre ? Ils prendront mes belles presses et en feront des bois d'arquebuses. Saint patron des nobles imprimeurs, que ne suis-je resté dans une de ces illustres villes où j'appris mon métier. Je serais auprès du savant Ulrich Zelle à Cologne, qui me traitait comme son fils, ou chez maître Hannau à Bâle, de qui je tiens le récit du second procès de Gutenberg, où il a témoigné, ou encore chez le vénéré Coster de Harlem qui faisait les xylographies les plus belles qu'il y ait dans les trois parties du monde. Que fais-je ici ? Oui, reprit-il d'une voix plus forte et en levant la tête, que fais-tu, pauvre Constant ? Tu suis une foule, des cris, des torches, et tu laisses à la maison une officine, noire et enfoncee, il est vrai, mais qui est la joie de ton cœur, où tu es le maître, et même le créateur, et une jeune femme qui t'aime tant que son père a dû te l'accorder, lui le riche apothicaire, qui n'avait que faire de tes pensées, de ton art nouveau ; mais elle, avec son intelligence naïve et son cœur, a su voir la lueur sur ton front...

Ici, le jeune maître oubliait son petit garçon : sa plus belle œuvre gothique, un exemple unique, disaient ses amis quand ils essayaient de le fâcher, mais il leur répondait tranquillement qu'il l'avait remis, pour corriger l'épreuve, nettoyer le texte et l'enluminer de baisers, à sa femme, en toute propriété et pour s'en faire honneur.

— Jour de mon baptême, cela sent mauvais, voici un corbeau de mauvais augure, exclamait-il comme son regard s'attachait à une paire de gros souliers rouges, éclairés comme deux foyers sinistres par les torches ; c'était ceux du vendeur d'amulettes, un singulier personnage, gros petit homme, à houppelande brune et lunettes de corne, à qui son métier avait donné l'habitude de parler à tort et à travers, avec une assurance infailliable, comme s'il ne pouvait y avoir une guerre ou de la pluie sans que ses amulettes y furent pour quelque chose ; il ne se lassait pas de précéder mille événements qu'on ne lui demandait pas, et quand il voyait que le soleil se levait sans lui, que le monde continuait à manger, à boire, à se battre sans lui demander avis, il en devenait lugubre. Cette nuit, il en avait aux Allemands et prédisait qu'ils seraient écrasés, comme de juste, par l'armée du duc Charles. Il avait autrefois prophétisé à notre imprimeur, qui partait pour l'Allemagne, plein d'espoir d'y faire un bel apprentissage, que l'imprimerie serait la damnation du monde, et qu'il valait mieux acheter une bonne amulette que de lire la Bible en grec.

Alf. Milloud.

Pacification. — L'un. — Il m'a appelé menteur !
— L'autre. — Il m'a dit la même chose !
L'arbitre. — Calmez-vous. Qui sait si vous n'avez pas raison tous deux ?

Le bon côté de la chose. — Comment, toi, un homme raisonnable, tu approuves toute cette agitation que les femmes font pour obtenir le droit de suffrage ?

— Mais oui, mon cher, et de toutes mes forces, parce que ma tendre moitié, toujours partie dans ses réunions, me laisse maintenant fumer ma pipe bien tranquille...

Achetez l'Almanach du Conteur !

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne